

Marx : des prix de production au circuit monétaire

par

Jean-Marie HARRIBEY

**Université Montesquieu-Bordeaux IV
Centre d'Economie du Développement**

dans l'ouvrage :

Bidard C., Hendaoui A., Poulon F., *Keynes et Sraffa : recherche de passerelles*, Paris, Cujas, 1998, p. 157-176.

Résumé:

La loi de la valeur de Marx n'est pas un duplicata de la théorie ricardienne de la valeur-travail car elle a pour but de dévoiler les rapports sociaux capitalistes et pas seulement de fournir une théorie des prix. De ce fait, les schémas de la reproduction doivent intégrer le phénomène monétaire pour présenter l'équilibre ou le déséquilibre entre les sections de la production capitaliste. Cette intégration suppose l'expression de la valeur sociale des marchandises à travers leur prix de production. La condition de crise du capitalisme qu'on peut alors en dégager se rapproche de la condition keynésienne de crise mais s'en démarque parce qu'elle met en évidence la contradiction du capital qui, d'un côté, doit changer de forme pour être valorisé par la force de travail, mais, de l'autre, doit en partie être conservé sous forme de capital-argent pour compenser le manque à gagner consécutif à l'interruption de la rotation du capital due à l'obsolescence, compte tenu de la contrainte qui pèse sur les entreprises de rembourser les avances bancaires.

En définitive, à partir d'une conception monétaire du salaire pour déterminer les prix de production et le taux de profit, l'expression monétaire des schémas de la reproduction met en évidence le fait que la monnaie est une représentation du travail social, vision absente chez Keynes, et permet de donner un sens à l'étalon net de Sraffa, étalon qui exige pour sa production la totalité du travail vivant et seulement lui. Une passerelle entre Sraffa et Keynes peut donc être établie à partir de l'éclairage apporté par Marx à condition de garder en mémoire que le souci de ce dernier était de critiquer la marchandise.

Les controverses nées dans les années 1960-70 autour des conceptions de la valeur et des prix de production contenues dans les différents *Livres* du *Capital* ont fourni à la théorie économique orthodoxe dominante l'occasion et le prétexte de récuser davantage l'analyse du mode de production capitaliste énoncée par Marx. D'un autre côté, à la même époque, l'ouvrage de Sraffa *Production de marchandises par des marchandises* a contribué à la remise en cause de l'édifice néo-classique construit autour du paradigme du marché en fournissant une méthode correcte pour formuler un système de prix de production dont le principe avait été imaginé, mais mal formulé, par Marx, principe qui est seul capable d'exprimer la réalité fondamentale du mode de production capitaliste dévoilée par Marx: les valeurs et les prix sont monétaires. Est-il possible alors de proposer une analyse des schémas de la reproduction qui prenne en compte la

monnaie, qui montre que la compréhension de la crise, moment de la dynamique de l'accumulation du capital, implique que l'on se situe dans une économie monétaire de production ainsi que l'entendaient Marx et Keynes?

Cette tentative nécessite que soit examinée rapidement la signification de la pluralité du discours de Marx à propos non pas de la conception de la valeur mais de l'utilisation du terme *valeur* (I). On essaiera ensuite de proposer une formulation monétaire des schémas de la reproduction et d'esquisser l'analyse de la crise qui en résulte (II). Enfin on discutera de la portée du rapprochement entre Marx, Sraffa et Keynes (III).

I- La valeur est du travail social et ne peut avoir qu'une expression monétaire.

La loi de la valeur de Marx a une ambition beaucoup plus large que la théorie du travail incorporé de Ricardo parce qu'elle ne se fixe pas pour but de fournir une simple théorie explicative des prix relatifs, donc non monétaires¹, mais de dévoiler la nature des rapports sociaux capitalistes. Mais, paradoxalement, les schémas de la reproduction de Marx semblent opérer un retour en arrière.

A- La portée de la loi de la valeur.

Smith et Ricardo avaient assigné à l'économie politique un objet d'étude: la valeur d'échange. Ils avaient trouvé un déterminant de cette valeur: le travail. Marx refuse ce point de départ car il occulte la distinction entre ce qu'il appelle la *substance* de la valeur et les *formes* de la valeur. Parmi les deux propriétés de la marchandise, valeur d'usage et valeur d'échange, la seconde est celle de s'échanger et de conférer au travail privé qui l'a fait naître un caractère social validant. Seulement, la validation ne porte pas sur un travail en soi, indépendant des conditions socio-historiques de la production, mais sur un travail indistinct reflet des rapports sociaux que Marx appelle travail *abstrait* ou encore *sociale*. A partir de là, le terme *valeur* désigne la forme que prend le travail abstrait; réciproquement, le travail abstrait est la substance de la valeur. Le terme *valeur*

¹. A ce sujet, il convient de préciser deux choses. Premièrement, l'existence d'un numéraire ne suffit pas pour considérer que la monnaie est présente. Deuxièmement, des prix réels sont toujours relatifs et des prix exprimés en un numéraire n'ont d'absolu que l'apparence: si nous avons n biens, au lieu d'avoir $n-1$ rapports de prix réels (pour $n(n-1)/2$ échanges possibles), on a n rapports relatifs au numéraire.

d'échange (parfois, malheureusement, réduit à *valeur*) désigne la mesure, c'est-à-dire le rapport quantitatif dans lequel deux marchandises s'échangent.

La critique de l'économie politique s'imposait puisqu'elle laissait entendre que le travail concret privé possédait cette vertu naturelle de conférer aux biens une valeur. Aussi Marx s'attache-t-il à montrer que la marchandise opère une double dichotomie: les travaux privés ne sont pas immédiatement utiles socialement sans médiation de l'échange; les travaux échangés ne sont pas des travaux distincts concrets mais du travail indistinct ou abstrait contre du travail indistinct ou abstrait. Quel intérêt présente alors l'échange? Il est double: parce que ces travaux indistincts abstraits sont matérialisés dans des objets différents et parce que ces travaux indistincts abstraits constituent la substance d'un phénomène, la valeur, qui s'exprime monétairement par la valeur d'échange, et dont le terme du parcours est une quantité de monnaie venant grossir le capital.

Contrairement à certaines interprétations, on retiendra de Marx qu'il n'y a pas, d'un côté, la valeur en heures de travail, et de l'autre, le prix en monnaie. Sinon, il y aurait une contradiction entre ce qui précède (la valeur est la forme revêtue par le travail abstrait) et le fait que ce travail abstrait ne se révèle que sur le marché. En effet, sur le marché, il n'y a jamais des heures de travail mais des prix monétaires. Donc, la validation des travaux concrets privés sur le marché s'effectue par l'expression de travaux abstraits échangés directement en monnaie. La valeur comme expression du travail socialement nécessaire n'a de sens qu'entendue en monnaie. Autrement dit, et c'est sans doute le point le plus important pour mener une critique de la rationalité et de l'idéologie économiques, la valeur ne résulte pas du travail, comme le croyaient les classiques, pas plus que de l'utilité comme le croient les néo-classiques, parce que la valeur n'est pas une propriété immanente, intrinsèque de l'objet, bien que celui-ci soit produit par le travail; la valeur résulte d'un travail social dans des conditions socio-historiques précises parce que la marchandise n'existe elle-même que dans ces conditions, c'est-à-dire dans certains rapports sociaux. Toute autre vision constitue ce que Marx appelle le fétichisme: non seulement les rapports entre les choses dissimulent les rapports entre les hommes et entre les classes, mais les choses sont présentées comme possédant des propriétés naturelles alors qu'elles ne les possèdent que dans le cadre de rapports sociaux déterminés.

Il en résulte que la monnaie est la forme par excellence de la valeur, forme du travail abstrait: la monnaie peut tout acheter, surtout la force de travail, c'est-à-dire cette capacité énergétique, physique et intellectuelle, à engendrer une nouvelle valeur. La monnaie est donc désirée, demandée pour elle-même parce qu'elle constitue un droit d'achat permanent sur du travail social à travers les marchandises ou sur la force de travail.

B- Le paradoxe des schémas de la reproduction de Marx.

La démonstration de Marx aboutit alors au paradoxe suivant. La valeur est monétaire ou n'est pas, puisqu'un produit non vendu, qui n'a pas accédé au statut de marchandise, n'a pas vu la quantité de travail qu'il incorpore validée par le marché, n'a donc pas de valeur socialement parlant. Or la formulation des schémas de reproduction, c'est-à-dire des conditions d'équilibre de la production et du marché capitalistes ne font plus référence à des valeurs monétaires. Ces schémas, en raisonnant sur des quantités de travail incorporé, omettent l'une des conditions d'existence même du capitalisme: la concurrence inter-capitaliste qui se traduit par l'exigence d'une tendance à une rémunération du capital uniforme, à savoir l'exigence d'un taux de profit identique dans toutes les branches. Comment de tels schémas pourraient-ils dès lors représenter le mode de production capitaliste qui est une économie monétaire de production? Leur maintien en termes de valeur au sens ricardien, c'est-à-dire en travail incorporé, pourrait laisser croire que des travaux privés même effectués dans des conditions techniques moyennes mais non validés pourraient être des valeurs. Enfin, et c'est peut-être leur défaut le plus grave, ces schémas, censés analyser l'accumulation du capital n'intègrent pas le crédit bancaire indispensable à celle-ci. De ce point de vue, la critique des circuitistes keynésiens au circuit de Marx n'est pas sans fondement: "Le crédit, (...), est, implicitement à l'origine du circuit du capital. Mais dans l'analyse faite à partir du circuit des marchandises, il n'en est plus question."¹

Il faut donc reconnaître que Marx a eu le tort de reprendre la notion classique de valeur d'échange en lui donnant tantôt le même sens (valeur d'échange = quantité de travail incorporé, catégorie non sociale ou non monétaire), tantôt un sens bien plus performant (valeur d'échange = quantité de travail socialement nécessaire ou contenu en travail socialement validé en plus ou en moins par le marché, catégorie nécessairement monétaire).

Cette ambiguïté qui se traduit par l'absence des prix de production dans les schémas de la reproduction a-t-elle une conséquence importante pour la compréhension du phénomène de la reproduction élargie, c'est-à-dire de l'accumulation, et de la crise de celle-ci? La réponse proposée ici sera affirmative

¹. POULON F., 1982, p. 296. Frédéric Poulon ajoute: "C'est sans doute, au fond, la faiblesse majeure de l'analyse de Marx, de ne pas avoir mis en évidence dans le mécanisme de la crise, le rôle central des intermédiaires financiers qui avait été reconnu. Ce sera la tâche de l'analyse keynésienne."

pour deux raisons. Premièrement, puisque les prix de production ne reflètent pas exactement les contenus en travail privé, et que la péréquation du taux de profit entraîne une redistribution des équivalents monétaires du travail social abstrait à travers celle de la plus-value, les conditions d'équilibre entre les sections s'en trouvent modifiées. Deuxièmement, le but et la condition de l'accumulation étant le profit, celui-ci n'existant que sous une forme monétaire (sinon il ne pourrait venir grossir le capital-argent et la rotation du capital 'A-M-A' ne pourrait s'achever), alors on doit l'exprimer dans les schémas de la seule manière possible: monétairement.

L'interprétation proposée semble être la seule compatible avec la démarche d'ensemble de Marx réaffirmée par celui-ci en maintes occasions¹. Il s'agit de ne plus considérer comme résolu le problème qu'il y a justement à résoudre: le passage du travail privé au travail social que Marx appelait le *saut périlleux*². L'analyse de la reproduction doit être compatible avec celle de la transformation, deux problèmes duaux l'un de l'autre.³

II- La reproduction élargie du capitalisme envisagé comme économie monétaire de production.

Il n'entre pas dans le cadre de ce court article de porter un jugement d'ensemble sur l'apport théorique de Sraffa, mais d'utiliser l'avancée méthodologique indéniable permise par une expression correcte des équations des prix de production pour reformuler les schémas de la reproduction et la condition de crise du capitalisme à partir d'un taux de profit obtenu par la résolution de ces équations correctes.

A. La reformulation des schémas de la reproduction.

En reprenant les hypothèses et les notations habituelles:

la section 1 produit les biens de production;

la section 2 produit les biens de consommation;

c_1 et c_2 sont respectivement les quantités de biens de production utilisés par les sections 1 et 2;

¹. Notamment dans MARX K., 1968, p. 220-221.

². MARX K., 1965, p. 645.

³. MORISHIMA M., 1973. Cet auteur a explicité ce problème dual mais nous verrons plus loin que sa formulation de la transformation n'est pas la meilleure possible.

v_1 et v_2 sont respectivement les quantités de biens de consommation que les salaires versés dans chaque section permettent aux salariés d'acheter;
 p_1 et p_2 sont respectivement le prix des biens de production et le prix des biens de consommation;
 r est le taux de profit uniforme.

1. Schéma de la reproduction simple.

Le profit est entièrement consommé par la classe dominante.

Section 1 :

$$O_1 = c_1 p_1 + v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) \quad \text{Offre de la section 1;}$$

$$D_1 = c_1 p_1 + c_2 p_1 \quad \text{Demande s'adressant à la section 1;}$$

$$\text{équilibre si } O_1 = D_1$$

$$\text{c'est-à-dire } c_1 p_1 + v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) = c_1 p_1 + c_2 p_1$$

$$\text{ou encore } v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) = c_2 p_1.$$

Section 2 :

$$O_2 = c_2 p_1 + v_2 p_2 + r (c_2 p_1 + v_2 p_2) \quad \text{Offre de la section 2,}$$

$$D_2 = v_1 p_2 + v_2 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) \quad \text{Demande s'adressant à la section 2;}$$

$$\text{équilibre si } O_2 = D_2, \text{ soit:}$$

$$c_2 p_1 + v_2 p_2 + r (c_2 p_1 + v_2 p_2) = v_1 p_2 + v_2 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$c_2 p_1 = v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2).$$

La condition d'équilibre est la même dans les deux sections.

2. Schéma de la reproduction élargie.

Les profits sont accumulés pour une part α et consommés pour une part $1-\alpha$ par les capitalistes.

$$\text{Section 1 : } O_1 = c_1 p_1 + v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2),$$

$$D_1 = c_1 p_1 + c_2 p_1 + \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2);$$

$$\text{équilibre si } O_1 = D_1, \text{ soit:}$$

$$c_1 p_1 + v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) = c_1 p_1 + c_2 p_1 + \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) = c_2 p_1 + \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) \quad \mathbf{(1)}$$

[produit net de la section 1 = demande de renouvellement de moyens de production de la section 2 + demande pour l'accumulation des deux sections];

$$\text{ou } v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2) - c_2 p_1 = \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

[offre nette pour l'accumulation = demande nette pour l'accumulation];

ou bien encore à partir de l'équation (1):

$$v_1 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2) = c_2 p_1 + \alpha r (c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

[demande de biens de consommation de la section 1 = demande de biens de production de la section 2].

$$\text{Section 2 : } O_2 = c_2 p_1 + v_2 p_2 + r (c_2 p_1 + v_2 p_2),$$

$$D_2 = v_1 p_2 + v_2 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2);$$

équilibre si $O_2 = D_2$ soit:

$$c_2 p_1 + v_2 p_2 + r (c_2 p_1 + v_2 p_2) = v_1 p_2 + v_2 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$c_2 p_1 = v_1 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2) - \alpha r (c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$c_2 p_1 + \alpha r (c_2 p_1 + v_2 p_2) = v_1 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2).$$

Il s'agit de la même condition que ci-dessus.

Les conditions de la reproduction du système économique étant précisées, il faut mettre en évidence la relation entre l'accumulation du capital et la crise capitaliste.

B- La condition de crise du capitalisme.

Nous allons essayer de montrer que l'on peut donner deux formulations équivalentes de la condition de crise. La première est conforme à la présentation marxienne habituelle. La seconde permettra une comparaison avec la condition de crise mise en évidence par les circuitistes keynésiens¹.

1. Première formulation de la condition de crise.

La dimension monétaire des schémas de la reproduction ne s'identifie pas à l'introduction de prix pondérant les quantités mais à celle de la monnaie. Elle consiste dans le fait que le crédit bancaire est indispensable à la transformation de la plus-value en profit monétaire, à la "réalisation" de la plus-value comme on le dit habituellement à la suite de Marx. Autrement dit, sans monnaie de crédit, pas d'accumulation possible. Rappelons la démonstration.

En début de période, la section 1 a reçu des commandes de 1 et 2 dont le montant est: $c_1 p_1 + c_2 p_1$;

la section 2 a reçu des commandes de 1 et 2: $v_1 p_2 + v_2 p_2$.

Ces commandes correspondent aux avances en capital productif des capitalistes des deux sections. En fin de période, chacune a livré ces commandes et

¹. POULON F., 1982. Cette condition est exprimée par la négativité du profit net d'endettement bancaire des entreprises capitalistes ou encore de leur capacité d'autofinancement: $I-F < 0$, I étant l'investissement net et F le financement d'origine bancaire.

a perçu l'argent correspondant. Aucune des deux ne peut acheter les biens qui permettraient à l'autre de "réaliser" la plus-value que l'emploi de v_1 et de v_2 leur a permis de créer. Il n'y aura donc pas possibilité d'investir et d'enclencher l'accumulation. Pour que cela soit possible, il faut qu'en début de période, le système bancaire ait fait l'avance correspondant à l'anticipation des profits¹, le montant anticipé de ces derniers étant²:

$$r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2).$$

A ce moment-là, le profit monétaire est possible de même que la reproduction élargie puisque chaque section a en sa possession:

$$1 : c_1 p_1 + c_2 p_1 + \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$2 : v_1 p_2 + v_2 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2).$$

Le circuit du capital est ainsi bouclé. Cependant, si le crédit bancaire est la condition de l'accumulation, il est aussi une contrainte dont les liens avec la crise peuvent être mis en évidence.

Pour cela, définissons (a) le temps de rotation potentielle du capital comme la durée de vie physique du capital, (b) le temps de rotation effective (ou temps de valorisation) du capital comme sa durée de vie morale, inférieure à la durée de vie physique lorsqu'il y a obsolescence ($b < a$), et (c) le temps de récupération du capital comme la durée minimale nécessaire pour récupérer l'avance de capital compte tenu de la réalisation d'une plus-value et qui est donc inférieure à la durée de vie physique ($c < a$). Si l'accumulation du capital conduit à l'élévation de la composition organique du capital et si le progrès technique et la concurrence ont pour conséquence de raccourcir la durée de vie morale des équipements, il en résulte une tendance à l'interruption de la rotation potentielle avant son terme. Pour des conditions d'exploitation de la main d'oeuvre inchangées, si l'obsolescence est telle que le temps effectif de valorisation du capital mesuré par la durée de vie morale du capital devienne inférieur au temps de récupération du capital, alors on aura $b < c < a$.³

1. On fait abstraction ici de la vitesse de circulation de la monnaie. La levée de cette hypothèse ne gênerait pas la démonstration: il suffirait de diviser le montant des profits anticipés par la vitesse de circulation, i.e. le nombre de fois qu'une même unité monétaire se transforme en capital-argent pendant le temps de rotation du capital.

2. Ce montant est pris du côté de l'offre. On obtient le même montant à partir du côté de la demande:
 $\alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2).$

3. S'il y a obsolescence ($b < a$) mais pas suffisamment pour que $b < c$, de telle sorte que $b \geq c$, la suraccumulation et la sous-consommation qui existeraient ne signifieraient pas la crise puisque les profits resteraient positifs. Nous nous placerons donc directement dans la situation de crise: $b < c < a$. Ainsi, $b < a$ est une condition nécessaire mais non suffisante de crise et $b < c$ est une condition nécessaire et suffisante.

Appelons λ le rapport de la durée de vie morale du capital et du temps de récupération du capital ($\lambda = b/c$). Ce rapport est inférieur à 1 si $b < c$. On suppose que les moyens de production sont mis en oeuvre en totalité dès le début de la période et que la force de travail n'est engagée qu'au fur et mesure du déroulement de cette période.

$$\text{Section 1 : } O_1 = c_1 p_1 + \lambda [v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2)] ,$$

$$D_1 = c_1 p_1 + c_2 p_1 + \lambda \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) ;$$

puisque $\lambda < 1$ et que $c_2 p_1 > 0$,

$$\lambda [v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2)] < c_2 p_1 + \lambda \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

$$\lambda [v_1 p_2 + r (c_1 p_1 + v_1 p_2)] - c_2 p_1 < \lambda \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)$$

[offre nette de moyens de production < demande nette de moyens de production].

Cela signifie une suraccumulation de capital: les profits accumulés de la période (membre de droite de l'inéquation), c'est-à-dire prêts à être réintroduits dans le processus de production, sont supérieurs à la capacité du système productif de mettre à disposition des équipements nouveaux (membre de gauche de l'inéquation) sur lesquels la force de travail *pourrait* s'exercer pour produire de la plus-value.

$$\text{Section 2 : } O_2 = c_2 p_1 + \lambda [v_2 p_2 + r (c_2 p_1 + v_2 p_2)],$$

$$D_2 = \lambda [v_1 p_2 + v_2 p_2 + (1-\alpha) r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2)];$$

puisque $\lambda < 1$ et que $c_2 p_1 > 0$, alors $O_2 > D_2$, ce qui traduit une sous-consommation inséparable de la suraccumulation de capital.

Précisons la nature de cette accumulation: quelle est la forme du capital suraccumulé? Dans la section 1, l'avance bancaire a été faite en partie pour rien: en effet, les capitalistes ne peuvent pas rentabiliser le capital-argent auquel ils ont eu recours puisque la valorisation de ce capital dépendrait des métamorphoses suivantes du capital qui n'ont pas lieu, la rotation du capital s'interrompant. La suraccumulation du capital est donc une suraccumulation de capital-argent par rapport aux possibilités d'extraction de la plus-value. Dans la section 2, l'avance bancaire a été faite aussi en partie pour rien puisque la mobilisation du capital-argent a permis de produire une quantité de biens de consommation qui dépasse les capacités d'achat du système économique. Ici, il y a eu suraccumulation de capital-argent par rapport aux capacités de réalisation de la plus-value.

2. Seconde formulation de la condition de crise.

Au cours de son cycle, le capital revêt des formes successives de trois types: capital-argent, capital-marchandise, capital productif, capital-

marchandise, puis de nouveau capital-argent. En considérant que la forme capital-marchandise n'a pas de durée mais qu'elle représente le passage instantané soit d'un capital-argent en capital productif lors de l'achat des moyens de production et de la force de travail, soit d'un capital productif en capital-argent par la vente, lorsqu'elle a lieu, de ce qui devient à l'instant même une marchandise, on peut dire que pendant une période donnée, le capital est soit sous forme de capital-argent soit sous forme de capital productif. Le processus de production capitaliste est un processus continu: à tout moment, une fraction du capital total est mobilisé dans chacune de ces deux formes.

De ce fait, le montant B du crédit accordé en début de période par les banques sera au plus égal au profit anticipé et au moins égal à ce profit anticipé moins la masse de capital-argent détenue par les capitalistes des deux sections que nous désignerons par A_1 et A_2 :

$$B = r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) - (A_1 + A_2) .$$

A cause de l'interruption de la rotation du capital le montant du profit réalisé par les deux sections n'est que de:

$$\lambda r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) .$$

Si la part du profit destinée à l'accumulation ne varie pas, l'enrichissement du système représenté par sa capacité d'accumulation supplémentaire est:

$$\Delta K = \lambda \alpha r (c_1 p_1 + v_1 p_2 + c_2 p_1 + v_2 p_2) .$$

$$\text{Allégeons les notations: } C = c_1 + c_2, V = v_1 + v_2, A = A_1 + A_2.$$

$$\Delta K = \lambda \alpha r (C p_1 + V p_2) .$$

$$B = r (C p_1 + V p_2) - A .$$

L'avance bancaire peut être exprimée encore comme la somme, premièrement, de l'avance F^* correspondant aux profits anticipés destinés à être consommés et, deuxièmement, de l'avance F correspondant aux profits anticipés destinés à être accumulés, compte tenu toujours de A :

$$B = (1 - \alpha) r (C p_1 + V p_2) + \alpha r (C p_1 + V p_2) - A = F^* + F ,$$

$$\text{avec } F^* = (1 - \alpha) r (C p_1 + V p_2) ,$$

$$\text{et } F = \alpha r (C p_1 + V p_2) - A .$$

Les capitalistes seront contraints de rembourser leur dette aux banques. Mais au cours d'une période donnée, la création monétaire doit être nette pour que l'accumulation soit possible. Pour que les capitalistes soient sûrs que le système bancaire acceptera de renouveler le crédit pour la poursuite de l'accumulation, il faut qu'ils réalisent au bout de chaque période un enrichissement net, c'est-à-dire qu'ils soient en possession d'une capacité d'accumulation supplémentaire au moins égale, compte tenu du stock de capital-argent détenu, à la partie de l'avance correspondant aux profits anticipés destinés à être accumulés.

Sinon, les banques y verraient un risque de non remboursement et contraindraient les entreprises à liquider leurs actifs.¹

$\Delta K - F \geq 0$ est donc la condition de non-crise.

$$\begin{aligned}\Delta K - F &= \lambda \alpha r (C p_1 + V p_2) - \alpha r (C p_1 + V p_2) + A \\ &= \alpha r (C p_1 + V p_2) (\lambda - 1) + A\end{aligned}$$

$$\begin{aligned}\Delta K - F \geq 0 &\Leftrightarrow \alpha r (C p_1 + V p_2) (\lambda - 1) + A \geq 0 \\ &\text{ou } A \geq \alpha r (C p_1 + V p_2) (1 - \lambda).\end{aligned}$$

Le deuxième membre de cette inéquation correspond au manque à gagner pour l'accumulation consécutif à l'interruption de la rotation du capital. La condition de non-crise est donc que le capital-argent soit supérieur à ce manque à gagner.

Dans le cas particulier où A serait nul, la condition de non-crise se ramènerait à: $\alpha r (C p_1 + V p_2) (1 - \lambda) \leq 0$, qui correspond à une absence de manque à gagner pour l'accumulation par rapport aux anticipations. On remarque que cette condition se ramène à $\lambda \geq 1$, ce qui signifie que la durée de vie morale est au moins aussi grande que la durée de récupération du capital. La première formulation de la condition de non-crise et la seconde se rejoignent donc.

Par voie de conséquence la condition de crise est:

$$\Delta K - F < 0 \Leftrightarrow A < \alpha r (C p_1 + V p_2) (1 - \lambda).$$

Dans le cas particulier où $A = 0$, $\alpha r (C p_1 + V p_2) (1 - \lambda) > 0 \Leftrightarrow \lambda < 1$.

La première formulation de la condition de crise et la seconde se rejoignent également.²

On voit donc apparaître la contradiction: A doit être le plus grand possible pour pallier le manque à gagner pour l'accumulation et le plus petit possible pendant le laps de temps le plus court possible puisqu'il n'est pas lui même engagé sous forme de capital productif susceptible d'être couplé avec une force de travail

1. Si l'on considérait que la contrainte monétaire des entreprises à l'égard des banques met en relation la totalité des profits réalisés avant l'interruption de la rotation et la totalité de l'avance bancaire correspondant à la totalité des profits anticipés compte tenu de A , cela ne changerait pas le sens du résultat. Voici ce que serait l'expression de la condition de non-crise en appelant, pour le différencier, $\Delta K'$ l'enrichissement des capitalistes (correspondant à la partie distribuée et ensuite consommée et à la partie accumulée):

$\Delta K' - B = \lambda r (C p_1 + V p_2) - r (C p_1 + V p_2) + A \geq 0 \Leftrightarrow A \geq r (C p_1 + V p_2) (1 - \lambda)$, le 2^o membre de l'inéquation représentant le manque à gagner total consécutif à l'interruption de la rotation du capital.

2. On peut remarquer que si r est très grand, l'anticipation des profits est élevée, de même que le crédit et enfin de même que le manque à gagner tolérable. Inversement, on pourrait objecter que si, à la limite, r était nul, il suffirait que A soit, si peu que ce soit, positif pour que le système ne soit pas en crise. Mais si r était nul, on ne serait pas dans une économie capitaliste car cela signifierait qu'aucune plus-value n'a été créée et donc prélevée.

le valorisant. Ainsi, c'est bien la nature du capital, dont les métamorphoses successives dissimulent son caractère de rapport social, qui est en cause dans la possibilité de la crise.

Pour conclure ce point, **la suraccumulation de capital-argent traduisant l'incapacité du système à produire et réaliser de la plus-value en quantité suffisante est synonyme de la suraccumulation de capital-argent traduisant l'incapacité du système productif à honorer sa dette vis-à-vis du système bancaire.** La dévalorisation du capital productif qui ne peut transmettre toute sa valeur dans des marchandises non produites (section 1) ou non vendues (section 2) annonce la dévalorisation des actifs des entreprises qui devront les brader pour rembourser les banques.

III- Des schémas de la reproduction exprimés en prix de production au circuit keynésien.

Dans quelle mesure les apports de Marx, Keynes et Sraffa sont-ils complémentaires ou opposés? Essayons de répondre à cette question d'abord en examinant la ressemblance entre la condition de crise qu'on appellera marxienne, $\Delta K - F < 0$, et la condition de crise dite keynésienne, $I - F < 0$, et ensuite en revenant sur le sens d'une critique de l'économie politique.

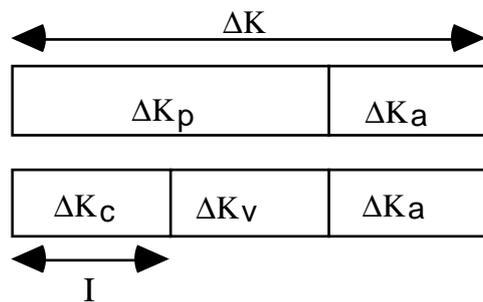
A- La comparaison entre les deux conditions de crise.

Il est évident que la contrainte d'annulation de la dette des entreprises capitalistes vis-à-vis du système bancaire est exprimée de la même façon par la condition à laquelle nous sommes parvenus et par celle issue du circuit keynésien¹. Les expressions $\Delta K - F$ et $I - F$ représentent de la même manière la capacité d'accumulation supplémentaire nette de toute dette. Cependant I dans la formule keynésienne ne recouvre pas exactement la même réalité que ΔK dans la formule marxienne. I représente l'investissement net en moyens de production matériels de la période alors que ΔK représente plus que cet investissement net car il comprend en outre la capacité supplémentaire d'achat de la force de travail et la variation de capital-argent:

$$\Delta K = \text{variation du capital productif} + \text{variation du capital-argent}$$

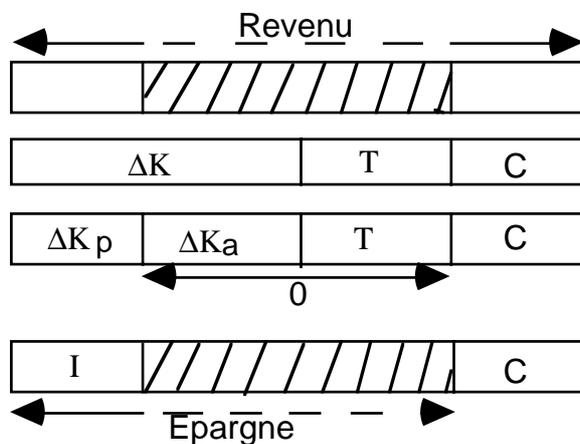
¹. POULON F., 1982.

$$\begin{aligned}
 &= \Delta K_{\text{productif}} + \Delta K_{\text{argent}} = \Delta K_p + \Delta K_a \\
 &= \Delta K_c + \Delta K_v + \Delta K_a = I + \Delta K_v + \Delta K_a
 \end{aligned}$$



La décomposition de ΔK et le schéma qui l'accompagne renvoie à la critique apportée par Gérard Duménil¹ à la décomposition du revenu national de Keynes. A la relation habituelle $R = C + I$, Duménil substitue la relation $R = C + I + T$ où T est la thésaurisation de la période se décomposant elle-même en variation de la thésaurisation privée (non détenue par les banques) + variation de la thésaurisation détenue par les banques - variation de la monnaie créée par la Banque Centrale. Dans la mesure où la variation du capital-argent et la thésaurisation sont de même montant et de signe opposé, leur somme est nulle et on retrouve l'égalité entre l'épargne et l'investissement.

Voici le schéma qu'on peut déduire de la démonstration de Duménil.²



Quel est l'intérêt de la distinction entre la conception marxienne et la conception keynésienne de la décomposition du revenu national ci-dessus? Il est triple.

1. DUMENIL G., 1977.

2. A noter que le I de ce schéma ne correspond pas exactement à celui du schéma précédent à cause de la présence ou non de l'accroissement du capital variable. Je garde la responsabilité d'une éventuelle mauvaise interprétation.

D'abord et encore une fois, Marx met l'accent sur les différentes formes que revêt le capital alors que Keynes adopte une conception du capital qui n'est pas sans rappeler la conception néo-classique qui fait du capital un ensemble de biens d'équipement matériels: le capital n'est pas détaché de son support physique alors que pour Marx, le capital est de la valeur en état d'accroissement permanent et qui pour ce faire doit passer par diverses formes, sans qu'aucune d'elles puisse être laissée de côté si l'on veut lors d'une période donnée en évaluer le montant. Le cycle du capital est présent dans la conception marxienne, il ne l'est pas dans la conception keynésienne parce que Keynes n'envisage que le changement de mains du capital servant à l'achat-vente des moyens de production entre entreprises.

Ensuite, la distinction opérée permet de faire réapparaître la thésaurisation dont le rôle est pris en compte aussi bien par Marx que par Keynes et de montrer qu'il n'y a pas d'accumulation sans déthésaurisation¹.

Enfin, elle apporte la preuve que le circuit du capital de Marx est bien monétaire et qu'il intègre les anticipations tant du système bancaire quant aux capacités du système productif à créer une valeur nouvelle, que du système productif lui-même quant aux relations qu'entretiennent entre elles ses différentes branches. Il reste un dernier maillon pour compléter le raisonnement: les banques savent qu'elles font un pari en décidant d'accorder une avance, et, qui plus est, un pari risqué en contrepartie duquel elles exigent une part de la plus-value sociale sous forme d'intérêts. Or, elles-mêmes doivent refinancer leurs opérations contre, là encore, un intérêt qui ne peut être réglé qu'en monnaie de Banque Centrale. L'accumulation exige donc une Banque Centrale et implique la dualité "d'une monnaie endogène privée et d'une monnaie exogène publique"². En d'autres termes, les banques ne pourraient anticiper le résultat du processus de production, c'est-à-dire ne pourraient pré-valider le travail social si elles n'étaient pas certaines que la Banque Centrale valide leur pré-validation. La nécessité de l'intervention de l'Etat est affirmée par Keynes pour remédier à une situation de sous-emploi, et la nécessité de l'existence d'un Etat pour que les rapports sociaux capitalistes puissent se reproduire sur une échelle toujours plus grande est démontrée par Marx.

1. En considérant la déthésaurisation comme l'excès de création monétaire sur la thésaurisation: avec les notations ci-dessus, $T = T_p + T_b - \Delta M$, l'accumulation est possible si $T < 0$, c'est-à-dire si $\Delta M > T_p + T_b$.

2. ZERBATO M., 1989, p. 25-33.

B- Le sens d'une critique de l'économie politique.

Marx a posé correctement les problèmes de la marchandise et du capital dont les formes successives masquent les rapports sociaux. Il a clairement formulé une théorie du capital qui énonce le principe de la valorisation de celui-ci au cours de son passage sous ses différentes formes qui ne cessent jamais, ni les unes ni les autres, d'être des supports de la valeur. Aussi, la théorie du capital n'est que l'aboutissement de celle de la valeur, et celle-ci est déduite de l'analyse du fétichisme de la marchandise. Pour donner un plein sens à cette théorie du capital et de son accumulation, il est nécessaire de formuler les schémas de la reproduction monétairement à partir des prix de production. Mais n'y a-t-il pas là une nouvelle contradiction dans la mesure où l'expression correcte des prix de production a été faite par Sraffa en bannissant toute référence au travail substance de la valeur? N'est-il pas curieux de se servir d'une méthode qui marque l'aboutissement de l'économie politique ricardienne alors que le projet de Marx était précisément d'en faire la critique radicale? Deux éléments de réponse à cette question doivent être fournis.

1. Le premier concerne le rapport entre les théories ricardienne et marxienne. Nous avons déjà dit dans la première partie de cet article que la loi de la valeur de Marx devait être comprise comme une théorie des rapports sociaux et non comme une théorie des rapports d'échange entre des objets. Cependant, cette analyse des rapports sociaux se doit de proposer une analyse cohérente du profit. Celle-ci, nous le savons aujourd'hui, n'est pas possible avec le modèle de la transformation des valeurs en prix de production de Marx. De la longue discussion, allant de Bortkiewicz à Sraffa, et qui a opposé, dans les années 60-70, néo-classiques, néo-ricardiens et marxistes, on peut retenir deux choses. D'abord, l'établissement d'une correspondance biunivoque entre un système de quantités de travail et un système de prix est possible, cela étant maintenant démontré¹. Ensuite, selon que l'on adopte une définition du salaire comme prix du panier de subsistance ou comme traduction du rapport de forces entre salariés et capitalistes, soit on aboutit à une transformation des valeurs-travail en prix de type Morishima dans laquelle les deux égalités somme des valeurs = somme des prix et somme des plus-values = somme des profits ne peuvent être vérifiées simultanément, soit on aboutit à une transformation de type Duménil-Lipietz² dans

1. PASINETTI L., 1985, p. 154.

2. DUMENIL G., 1980. LIPIETZ A., 1983. Leur solution s'inspire d'indications laissées par Marx, 1968, p. 953.

laquelle il est possible de transformer les valeurs ajoutées *nettes* et non plus *brutes* et de conserver alors la double égalité ci-dessus.

Cette seconde solution offre un quadruple avantage. Elle relie la théorie du profit à la théorie de la valeur et de l'exploitation. Elle nous débarrasse de l'ambiguïté concernant le statut du salaire: Marx a hésité entre une conception du salaire réel qui s'apparente à la loi d'airain des salaires chère aux classiques et une conception monétaire qui en fait une variable de confrontation sociale. Seule cette dernière conception est compatible à la fois avec une théorie de la valeur comme théorie des rapports sociaux et avec une transformation qui soit cohérente. En outre, cette solution permet d'établir un lien fondamental entre des penseurs qui débordent le cadre strict de l'économie, pour lesquels le travail n'est pas une marchandise comme les autres et ne s'échange pas sur un marché: Marx et Keynes mais aussi Polanyi. Enfin, elle permet de retenir l'hypothèse d'exogénéité, d'indépendance de la variable salaire qui constitue une hypothèse parmi les plus fécondes de la théorie contemporaine renouant avec la plus pertinente des deux interprétations de Marx rappelées ci-dessus: variable institutionnelle d'Emmanuel, de l'école de la régulation ou de l'école des conventions, variable nominale monétaire de Keynes. La formulation néo-ricardienne des prix de production (de Sraffa à Morishima) introduit certes un numéraire mais pas de monnaie. Ainsi le choix opéré par Sraffa d'abandonner le salaire réel pour le taux de profit comme variable indépendante est-il doublement critiquable. D'abord parce que ce n'est pas la seule alternative possible: le salaire *nominal* est donné avant détermination des prix. Ensuite, cela revient à faire du taux d'intérêt le déterminant du taux de profit en dehors du système de production et à prendre le risque d'un retour à une conception néo-classique.¹

2. Nous en arrivons maintenant au deuxième élément de réponse qui concerne Sraffa. Après avoir construit son système étalon, conçu de telle sorte que les proportions entre les intrants soient égales aux proportions entre les extrants, Sraffa tire de ce système étalon le produit net étalon qui constitue le but

¹. SRAFFA P., 1970, p. 42: "Le choix du salaire comme variable indépendante dans les étapes préliminaires était dû au fait qu'on le considérait alors comme composé de produits de subsistance déterminés par les conditions physiologiques ou sociales; or, celles-ci sont indépendantes des prix et du taux de profit. Mais dès qu'on admet la possibilité de variations dans le partage du produit, cette considération perd beaucoup de sa force. Et la position est renversée quand le salaire doit être considéré comme une "donnée" exprimée en un étalon plus ou moins abstrait, et qu'il n'acquiert pas de signification définie jusqu'à ce que les prix des marchandises soient déterminés. le taux de profit, en tant que rapport, a un contenu totalement indépendant des prix et peut être "donné" avant que les prix soient fixés. Il est par conséquent susceptible d'être déterminé en dehors du système de production, et en particulier par le niveau du taux monétaire de l'intérêt."

et l'aboutissement de sa recherche: servir d'unité de mesure. La loi de répartition qui en résulte montre que le prix du produit net n'est autre que la somme du salaire et du profit. La conséquence de la méthode et de la résultante est éloquente: le travail social est l'unique créateur du produit net, ou, si l'on renverse la proposition: l'étalon net de Sraffa exige pour sa production tout le travail social et rien que le travail social.¹ Certes, il a fallu des moyens matériels de production pour produire cet étalon net, mais à l'origine desquels figure du travail social. Le produit net étalon n'a d'autre sens que celui d'une marchandise dont la production, aussi loin que l'on remonte dans la chaîne de fabrication, exige comme condition nécessaire et suffisante le travail social. En définitive, la portée fondamentale d'un système de prix de production est de permettre d'opposer à la problématique néo-classique l'idée que le travail est en dernière analyse le seul intrant. Si tant est qu'on puisse reprendre à notre compte la notion perverse de facteur de production, Marx, Keynes et Sraffa établissent qu'il n'y a au sens propre qu'un seul *facteur* de production.

On peut alors relier les deux éléments de réponse que nous venons d'énoncer et justifier le choix de la solution Duménil-Lipietz pour la péréquation des valeurs *nettes* issues du travail social vivant. Le produit net étalon de Sraffa a donc sa valeur déterminée par la quantité de travail social dépensée pendant la période considérée et le fait que cette quantité d'heures, de mois ou d'années de travail social ait obligatoirement un équivalent monétaire ne change rien à cette loi, pas plus que la réallocation de l'équivalent monétaire de cette quantité d'heures, de mois ou d'années de travail social à travers la péréquation du taux de profit. La difficulté, voire l'impossibilité, d'*observer* des contenus en travail à travers des prix de marché n'enlève pas la réalité de ces contenus. L'impossibilité, sauf sur le plan macro-économique, de mesurer l'exploitation subie par les salariés ne rend pas caduque la démonstration de son existence. Dans la mesure où le choix d'une marchandise parmi toutes pour servir de numéraire conduit à exprimer le prix de toutes les marchandises en quantité de celle-là, la méthode de Sraffa n'apporte rien de plus que d'évaluer les prix de production en quantité de travail social.

Evaluer monétairement les prix de production ne conduit pas à évacuer le travail social comme créateur de valeur et de plus-value. Au contraire, la loi de la valeur resurgit derrière la méthode de Sraffa, peut-être même contre lui-

¹. DUMENIL G., 1980, p. 113.
PASINETTI L., 1985, p.105.

même et les ricardiens modernes. La loi de la valeur et de la reproduction du capital est au coeur de l'accumulation et de la crise de celle-ci. Sans la loi de la valeur, la théorie du circuit monétaire apparaît comme pauvre: pourquoi passerait-on d'une situation de non-crise à une situation de crise si le capital en tant que rapport social n'existait pas?

Reste une dernière question: s'il y a circuit véritable et si on ne veut pas y tourner en rond, il faut le rendre intelligible, accessible au raisonnement, c'est-à-dire déterminer son point d'entrée ou encore sa hiérarchie. La suggestion faite en conclusion est la suivante. La hiérarchie du circuit ne s'identifierait pas à un pôle défini par une fonction comme dans le circuit keynésien, mais se définirait premièrement par une **exigence** des capitalistes (elle ne s'identifie pas aux capitalistes eux-mêmes), le profit (accroissement de valeur, de capital), et deuxièmement par l'**intelligence** de cette exigence (que des "esprits animaux" ne peuvent posséder) que seul l'Etat capitaliste peut avoir et qu'il exprime par la création de monnaie centrale.

Il manque à Keynes une vision de la monnaie comme instrument de reproduction non du capital physique mais du capital en tant que rapport social parce que la monnaie est une représentation du travail social. Il manque à Sraffa le détachement vis-à-vis de l'élégance d'une solution mathématique donnant de manière correcte les prix et le taux de profit sans qu'il soit nécessaire de connaître les contenus en travail à partir du moment où on connaît les intrants physiques, occultant ainsi l'origine du profit. Il ne manquait à l'oeuvre de Marx qu'une invitation à sa (re)lecture de la part de Keynes et Sraffa. Bel hommage de deux économistes à celui qui ne voulait pas l'être, mais qui montre aussitôt les limites du rapprochement opéré, confiné au seul espace du fétichisme de la marchandise.

Bibliographie

- BIDARD C., 1991, *Prix, reproduction, rareté*, Paris, Dunod.
- DE BRUNHOFF S., 1973, *La monnaie chez Marx*, Paris, Editions Sociales.
- DOSTALER G., 1978, *Valeur et prix, Histoire d'un débat*, Montréal, Maspero, PUG, Les Presses de l'Université du Québec.
- (sous la dir. de, avec la collaboration de LAGUEUX M.), 1985, *Un échiquier centenaire, Théorie de la valeur et formation des prix*, Paris, La Découverte, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- DUMENIL G., 1977, *Marx et Keynes face à la crise*, Paris, Economica.
- , 1980, *De la valeur aux prix de production, Une réinterprétation de la transformation*, Paris, Economica.
- EMMANUEL A., 1974, *Le profit et les crises*, Paris, Maspero.
- , 1985, *La dynamique des inégalités*, Paris, Anthropos; plus particulièrement l'article *Le salaire dans la perspective marxiste*, p. 133-160.
- JORLAND G., 1995, *Les paradoxes du capital*, Paris, Odile Jacob.
- KEBABDJIAN G., 1987, *Les modèles théoriques de la macroéconomie*, Paris, Dunod.
- KEYNES J.M., 1971-1983, *A Treatise on Money, the Pure Theory of Money*, dans *The collected Writings of J.M. Keynes*, London, Mac Millan, vol. V.
- , 1936 (1969), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot.
- LAPIDUS A., 1986, *Le détour de valeur*, Paris, Economica.
- LIPIETZ A., 1979, *Crise et inflation, pourquoi?*, Paris, Maspero.
- , 1983, *Le monde enchanté, de la valeur à l'envol inflationniste*, Paris, Maspero.
- MANDEL E., FREEMAN A. (editors), 1984, *Ricardo, Marx, Sraffa: The Langston Memorial Volume*, London, Verso.
- MARX K., 1867, 1885, 1894, (1965 et 1968), *Le Capital, Livres I, II, III*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tomes 1 et 2.
- , 1857-1858, (1968), *Principes d'une critique de l'économie politique*. Paris, Gallimard, La Pléiade, tome 2.
- MORISHIMA M., 1973, *Marx's Economics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PASINETTI L., 1985, *Leçons sur la théorie de la production*, Paris, Dunod.
- POLANYI K., 1983, *La grande transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard.
- POULON F., 1982, *Macroéconomie approfondie, Equilibre - déséquilibre - circuit*, Paris, Cujas.
- SRAFFA P., 1960 (1970), *Production de marchandises par des marchandises*, Paris, Dunod.
- ZERBATO M., 1989, *Monnaie, profit et bouclage du circuit*, Bordeaux, Université de Bordeaux I, Les Cahiers de Decta III, n° 5, p. 25-33.